

Jean-Paul Dominici



Sale affaire rue de Paradis



I

Palace Georges V

C'était une belle soirée de fin d'été en cette année 1990. Confortablement installé dans les profonds fauteuils en cuir fauve de la terrasse de l'hôtel Georges V, le couple bavardait en sirotant un cocktail. La vue sur Paris était magnifique.

– Je ne suis pas sûre que ce soit bien raisonnable, Philippe, dit la jeune femme en esquissant un petit sourire coquin.

– Ça ne l'est certainement pas, ma petite Fleur, mais tu sais que ça me fait tellement plaisir.

Michel, le barman, observait d'un œil désabusé cet habitué accompagné d'une jeune fille qui devait avoir à peine 18 ans.

Lui a la cinquantaine, bronzé, et beaucoup de charme. Il porte avec élégance un costume Hugo Boss pur laine anthracite. Il n'ôte jamais sa cigarette de ses lèvres car il allume systématiquement la suivante avec le mégot de la précédente, d'une marque différente. Ancré dans ses habitudes, il semble toutefois apprécier la variété.

Elle a l'allure sage d'une étudiante des beaux quartiers. C'est une charmante brunette aux longs cheveux de jais. On devine sous sa petite robe noire un corps superbe. Son ravissant minois est éclairé par de grands yeux d'un bleu limpide. Une élégante ceinture argentée souligne la finesse de sa taille...

– Ce n'est certainement pas raisonnable mais il n'y a pas de mal à se faire du bien, dit-il en lui rendant son sourire. Et ce n'est quand même pas parce que je suis ton oncle que je ne devrais pas t'aimer, il y a des précédents.

– Je suis d'accord avec toi, dit-elle en baissant la tête. Mais quand même, si papa savait ça, il péterait un plomb.

– Continue à être discrète. Si tu ne lui dis rien, ce n'est pas moi qui irai lui raconter ce qui pousse dans mon jardin secret, et qu'une fleur surtout y est si belle.

– qu'est-ce que je vais lui raconter pour la 205 ?

– Il n'y a aucun problème, ma chérie. Tu lui diras tout simplement la vérité, que je te l'ai offerte pour tes 18 ans.

– j'avais dit à ton père que j'avais l'intention de te faire un beau cadeau à cette occasion.

– Mais tu ne lui as pas parlé du Georges V dit-elle avec un petit air espiègle Il la regarda avec un grand sourire.

– Je n'en ai pas vu la nécessité. Je ne suis pas sûr non plus qu'il aurait aimé. Ton père n'est certainement pas accommodant à ce point. Et en plus ça n'a aucun rapport.

– J'ai la faiblesse de penser que tu m'aurais accompagnée ici sans ça, et je ne crois pas me tromper.

– C’est vrai ! J’en avais envie depuis longtemps. Tu as eu beaucoup de patience avec moi.

– je t’ai attendue deux ans, c’est vrai. Mais un trésor doit toujours se mériter, sinon il n’y a plus de morale. Et maintenant que tu es là, je ne regrette pas d’avoir été si persévérant.

– Leur cocktail est vraiment délicieux, dit-elle. Il y a du champagne et de la framboise là-dedans, et un autre alcool, du gin peut-être.

– Il te ressemble, ma Fleur, il est doux et pétillant comme toi.

– La jeune femme décroisa ses longues jambes.

– Tu exagères, tu sais bien que je peux être une peste quand je veux

– J’en tremble.

La conversation se prolongea encore une quinzaine de minutes.

– Au fait, Philippe, je voulais te demander, où tu en es avec ce projet de rachat sur lequel tu travailles ?

– Logilog ? Ça avance, lentement mais sûrement. Dernièrement, j’ai fait réaliser un audit opérationnel et financier. Les résultats sont plutôt encourageants. Mais comme je te l’ai dit, Catherine Meghin est très attachée à son entreprise, il faudrait qu’elle soit obligée de vendre pour prendre enfin la bonne décision, mais ce n’est hélas pas le cas.

– Et ils sont combien de salariés, dans cette boîte ?

– Un millier, dont vingt commerciaux.

Ça commence à compter.

– Oui, et comme tu le sais, j’ai l’intention de tenter une entrée en bourse.

– Ce serait un plus.

– Tu as tout compris...

– Il posa sa main sur la sienne

– Finis ton verre, ma puce, on va monter. Tu vas à la fac demain. Il faudra te coucher tôt...

– Pas trop tôt, j'espère, fit-elle avec un charmant sourire. Parce que j'ai bien l'intention de profiter au maximum de cette délicieuse soirée.

Debout derrière son bar, Michel regarda le couple se diriger vers l'ascenseur sans manifester de signe apparent d'intimité.

Le liftier les accueillit avec un sourire entendu.

Arrivés au deuxième étage, Philippe se dirigea vers la porte 24 et fit glisser le badge dans la rainure prévue à cet effet.

– C'est la même que la dernière fois ?

– On ne change pas une équipe qui gagne, et c'est dans cette chambre que tu m'as offert le plus beau des cadeaux, ta virginité, ma puce. C'est pourquoi j'y serai attaché jusqu'à mon dernier souffle.

Fleur sourit et lui prit la main

– Et tu ne m'as même pas demandé si je comptais la réserver à un autre, fit-elle en minaudant.

– Tu veux parler de Sébastien ?

– Peut-être bien, oui.

– Je dois avouer que j'y ai pensé, mais comme tu n'as fait aucune difficulté, je n'ai pas voulu me montrer plus royaliste que le roi.

– Parce que tu savais que j'en avais envie autant que toi.

Philippe poussa la porte qui s'ouvrit sur une jolie chambre dans les tons vieux rose. La pièce, vaste, offrait une jolie vue sur le jardin de l'hôtel. Eclairée

par un magnifique lustre en cristal, un lit king size blanc en occupait le centre, surmonté d'un délicat tableau d'un petit maître du 18^e. Un grand bureau Louis Philippe en noyer occupait l'un des côtés, tandis qu'un autre était dédié à de vastes placards aux portes ornées de motifs dorés.

Philippe embrassa tendrement la jeune femme. Maintenant qu'ils étaient à l'abri de leur nid secret, il pouvait se laisser aller et lui manifester toute l'étendue de son désir. Il la pressa contre lui et caressa voluptueusement sa splendide chevelure. Il décrocha le téléphone, posé sur une charmante console, près d'un magnifique bouquet de fleurs multicolores et composa le numéro du room service.

– Bonsoir, Pouvez-vous nous monter une bouteille de Dom Pérignon, s'il vous plait ?

Quelques instants plus tard le garçon d'étages apporta la bouteille accompagnée un petit panier de mignardises. Philippe lui laissa un généreux pourboire.

Pendant ce temps, Fleur s'était déchaussée et glissée dans la jolie salle de bains en marbre. Elle se fit couler un bain moussant dans lequel elle se trempa quelques minutes, puis se sécha soigneusement. Elle se sentait mieux, maintenant qu'elle avait évacué la transpiration accumulée au cours de cette chaude journée de début septembre. Elle regagna la chambre et s'étendit en travers du lit, les mains croisées derrière la tête, ses cheveux encore humides. Elle regardait son oncle qui, après avoir pris une douche rapide, déboucha la bouteille d'un geste sûr avant de lui tendre une coupe, frémissante du précieux breuvage. Elle se redressa pour la saisir entre ses mains. La couleur de ses ongles était assortie à celle de ses lèvres.

Philippe est encore bel homme, pensa-t-elle.

Certes, son petit copain Sébastien avait aussi bien des atouts. C'était un garçon intelligent, sportif, attentionné, et surtout respectueux. Cependant elle était sensible à la classe naturelle de son oncle. Il est vrai aussi qu'il lui offrait bien plus que ce que ne pourrait jamais lui apporter un garçon de son âge.

Elle se sentait vraiment attirée par lui, et ce depuis longtemps. Ses manières distinguées la troublaient. Les longues conversations qu'ils avaient ensemble l'enchantaient, plus encore que son physique, même s'il était vraiment bien bâti. Pas une once de graisse, pensa-t-elle en le regardant... Et ses mains étaient si douces tout en étant viriles.

Une chose surtout n'empêchait pas l'autre.

Philippe n'était absolument pas jaloux. Mieux, il s'intéressait à ses copains, dont elle lui parlait librement. Il se souciait de leurs parcours et de leurs performances estudiantines. Il savait que Sébastien préparait une licence de gestion à la Sorbonne, et que c'était un garçon brillant.

Et de quoi serait-il jaloux ? C'est avec lui qu'elle était dans cette chambre. Que pouvait-il espérer de mieux ? Philippe devait bien être conscient de la précarité de leur relation. Un jour tout ceci devrait cesser.

Leur histoire avait commencé deux ans plus tôt, l'année de son bac, quand Philippe avait embauché Fleur, à la demande son père Claude, pour lui confier la rédaction du journal de l'entreprise pendant ses vacances. Elle avait pris beaucoup de plaisir à ce travail qui lui avait permis d'interviewer des collaborateurs et des clients du groupe Marbeuf, la

société de services informatiques que dirigeait son oncle près des Champs élysées.

Philippe l'emmenait de temps en temps déjeuner dans un bon restaurant des environs et parfois même ils allaient chez Maxim's, dont Philippe avait fait sa cantine. Il suivait avec attention le travail de sa nièce.

Un soir, elle bavardait avec lui au sujet d'un article concernant la société d'optique Bausch et Lomb. Elle avait interviewé le directeur informatique, Xavier Tangry, un ancien du groupe Marbeuf et il s'agissait maintenant de choisir un modèle de lunettes Ray Ban dans leur catalogue pour l'illustration. Tout en bavardant, la main de Philippe s'égara sur la cuisse de la jeune fille et il déposa un tendre bisou sur sa joue.

Les jours qui suivirent elle prit conscience qu'elle s'arrangeait pour être le plus souvent possible seule avec lui. Avec le temps s'installa alors entre eux une sorte de flirt, chaste d'abord, puis de plus en plus trouble, surtout quand Philippe commença à l'emmener, le soir, après la fermeture du bureau, au bar du palace Georges V pour prendre un verre. Fleur savait qu'il avait coutume d'y emmener ses conquêtes, comme le lui avaient confié Natacha et Audrey lorsqu'elles bavardaient autour de la machine à café.

Un soir Philippe raccompagna sa nièce en voiture. Il lui souhaita le bonsoir en déposant sur sa joue un baiser qui effleura le coin de sa bouche.

Le flirt qui ne disait pas son nom se prolongea deux ans au cours desquels Fleur vit relativement peu son oncle, à l'exception des périodes de vacances pendant lesquelles elle reprenait son travail de rédaction du journal.

C'est seulement cette année, alors qu'elle venait juste d'avoir 18 ans, que leur idylle s'était véritablement déclarée. Il avait su saisir la perche qu'elle lui tendait. Un soir d'une chaude journée d'août, ils échangèrent leur premier baiser à l'occasion d'une virée au bar du Georges V qui se voulait innocente. Elle s'en souvenait encore. C'était dans le jardin, sur le banc en pierre, sous le grand tilleul.

Fleur trempa ses lèvres dans la coupe que Philippe lui tendait. Elle but lentement afin d'en apprécier toute la saveur. Elle se tourna alors vers son oncle et lui tendit sa bouche humide, comme un feu vert, un encouragement à la déguster.

Philippe apprécia cette offrande à sa juste valeur.

– Tu es magnifique, ma Fleur. Il la dévorait des yeux tout en promenant ses mains dans ses cheveux noirs si soyeux. Fleur frissonna et fut envahie par la chair de poule lorsque les belles mains manucurées de son amant se mirent à virevolter autour d'elle afin de la débarrasser du peignoir qu'elle avait enfilé au sortir du bain. Elle s'offrit seins nus, comme pour marquer son plein assentiment à ce qui n'allait pas manquer de suivre et qu'elle appelait de ses vœux. Philippe s'empara délicatement des deux globes dorés et saisit dans sa bouche les bourgeons parfumés qu'il tétait goulûment. Était-il bien conscient que c'était sa nièce qu'il tenait dans ses bras, ou bien n'était-ce pour lui qu'une conquête parmi des dizaines d'autres. Il ne se posait pas ce genre de question à cet instant précis. Il ne se lassait pas de la caresser, d'embrasser chaque centimètre carré de sa peau, se délectant de tous ses sucs tout en pensant avec fierté : « Je fais l'amour à la plus délicieuse fille du monde ! »

N'y tenant plus, il s'allongea sur elle, cependant que sa langue explorait la bouche de la jeune femme. Il changea de position afin que Fleur puisse se mettre sur le ventre. Il put ainsi admirer et caresser les fesses émouvantes qui s'offraient à sa vue... La peau de la jeune fille réagissait si bien à son toucher qu'il en fut ému. Merci mon Dieu pour ce cadeau. Mais pourquoi est-elle à moi ? Je ne la mérite sûrement pas. Il encouragea enfin par des gestes précis la jeune femme à se mettre à quatre pattes au milieu du grand lit. Il put ainsi la caresser et la savourer de plus belle, empoignant avec douceur et fermeté les fesses musclées qui s'offraient à lui sans pudeur.

Il la caressait tendrement tandis que son corps tourmenté réclamait l'accouplement avec de plus en plus d'insistance.

Alors il s'insinua en elle et entreprit de l'aimer, longuement et paisiblement.

Fleur l'accompagnait avec la grâce et les miaulements d'une jeune chatte.

– Oui, mon amour, viens, maintenant !

La jeune femme accueillit la jouissance de son amant avec un petit cri de bonheur.

Ils s'assoupirent, apaisés et heureux, après que Philippe lui eut susurré de douces paroles dans lesquelles perçaient comme des remerciements.

Son désir assouvi, Fleur se demandait quand même ce que son père penserait de tout ça s'il était au courant, mais pour l'instant elle trouvait cela trop agréable pour se poser des questions. Il n'y avait pas de problème. Elle était majeure, discrète, prenait la pilule, suivait normalement ses études de sociologie où elle obtenait d'excellents résultats. Alors pourquoi

se poser des questions ? Autant prendre la vie comme elle venait, et si possible par le bon bout. Elle avait bien le temps de se marier et d'avoir des enfants. Chaque chose en son temps. Pour l'instant il fallait songer à étudier et à prendre du bon temps quand l'occasion se présentait. C'était ce qu'elle avait fait ce soir. Il n'y avait aucun problème.

La jeune femme quitta l'hôtel un peu après minuit afin de rentrer chez elle à une heure décente. Il ne fallait surtout pas attirer l'attention de ses parents qui l'attendaient dans leur appartement bourgeois du boulevard Suchet, dans le 16^e arrondissement. Philippe lui avait appelé un taxi et elle rentra sans encombre, le corps parcouru de souvenirs heureux.

II

16 rue Marbeuf

Installé derrière son bureau, au 16 de la rue Marbeuf, Philippe pensait avec émotion à la soirée de la veille passée en compagnie de Fleur.

Décidément cette petite m'étonne chaque jour davantage. Quand je pense que je l'ai vue naître, grandir, devenir de jour en jour plus jolie. Je n'aurais jamais imaginé, même dans mes rêves les plus fous, qu'elle serait un jour dans mon lit. Elle est si ravissante, si passionnée, et si généreuse !

Cette place est d'habitude occupée par ma femme ou l'une ou l'autre de mes maîtresses.

Au fait, il ne faut pas que j'oublie les 48 ans de Carine le mois d'avril prochain. Qui pourra me dire ce qu'on peut offrir à une femme de 48 ans ? Elle a tout, et même plus qu'il n'en faut. Un voyage, peut-être, il va falloir que j'y réfléchisse. Je vais en parler à sa sœur, elle doit bien avoir une idée de ce qui lui ferait plaisir, elle. Il réfléchit. Un jour, Sandrine, la mère de Fleur, ne lui avait-elle pas dit que Carine adorerait visiter la Thaïlande. Pourquoi pas au fait ?

Cela pourrait être une bonne idée. De surcroît-il en profiterait lui aussi. Avec tout le boulot qu'il avait, il ne partait pas souvent en vacances.

Mais oui, c'est une excellente idée, je vais l'emmener en Thaïlande.

Philippe préparait la réunion à laquelle devaient assister les ingénieurs commerciaux Ahmed Laktaoui, Constance Labier et Hugues Ferrari, ainsi que leur supérieur, le directeur commercial Alain Batonnier.

La réunion ne commencerait que dans une dizaine de minutes, il avait encore le temps. Il se saisit du téléphone et composa le numéro de Catherine Meghin. Penser à ses maîtresses lui rappela qu'il devait lui passer ce coup de fil. Non que Catherine soit une maîtresse à proprement parler. C'était plutôt une camarade de jeux, qu'il emmenait de temps en temps en virée dans l'un ou l'autre des nombreux clubs échangistes de la capitale.

– Bonjour Catherine, c'est moi, Philippe

– Bonjour toi, tu n'es pas en réunion ce matin ?

– Non, si, enfin, je vais y aller. Mais avant je voulais savoir si je pouvais annoncer la bonne nouvelle.

– Je n'ai encore rien décidé, Philippe. Pour tout te dire, je viens d'embaucher un nouveau commercial, un bon, très bon même. Je pense qu'il peut m'aider à remettre la boîte à flots.

– Comme les autres ! lui répondit Philippe avec un petit rire narquois. Tu dis toujours ça, ma puce !. Est-ce que tu comptes l'épouser, celui-là aussi ?

– Arrêtes tes conneries. De toutes façons tu sais bien que je ne me marie plus, plus jamais. Surtout après le coup que m'a fait Kevin.

– C’est de ta faute aussi. Tu ne devrais pas les prendre sur les bancs de la maternelle.

– Ce n’était pas un enfant, Philippe, il avait quand même 27 ans !

C’est bien ce que je disais.

Tu ferais mieux de te mettre enfin avec quelqu’un de ton âge, et de ton milieu. Je te rappelle que tu es chef d’entreprise, ma chérie, et le rôle de cougar te va mal.

– C’est quelqu’un comme toi, alors, qu’il me faut ! Sérieux et tout et tout. Elle rit à son tour.

– Dieu m’en préserve ! Et je te signale, au cas où tu l’aurais oublié, que je suis déjà marié, et à une femme charmante, en plus.

– Toi, tu es marié seulement quand ça t’arrange !

Sur ces amabilités il quitta son bureau capitonné pour rejoindre la salle de réunions où l’attendait l’équipe commerciale.

Bonjour. Je vous remercie de m’avoir fait parvenir les forecasts. Je les ai étudiés et j’espère que vous allez m’annoncer des bonnes nouvelles, parce que ce que j’ai lu n’est pas brillant brillant ! Le seul qui devrait être dans les clous à la fin de l’année, c’est Ahmed.

– C’est vrai, je pense faire mes objectifs cette année. Et si on signe avec la caisse des dépôts, je devrais même les dépasser. Un beau contrat en perspective, ce projet Image Plus.

Mais ça ne va pas être simple. On va être en concurrence avec Sféria et Logilog.

– Philippe fit un bond sur son fauteuil de PDG en cuir noir et se tourna vers son commercial.

– Logilog ! Tu sais bien qu'ils sont dans les choux, Ahmed. Ils ont une floppée d'inter contrats.

– Je sais, ça doit sûrement être pour ça qu'ils se battent comme des chiens pour avoir cette affaire. Vous ne le savez peut-être pas, Philippe, mais ils ont un nouveau commercial, Paul Dumoulin, et celui-là se bat vraiment. Rien à voir avec la nana qu'ils avaient avant, Nathalie Barberini. Celle-là, à part ses cuisses et ses nichons, elle n'avait pas beaucoup d'arguments. En plus elle ne connaissait rien à Image Plus. Il fallait toujours qu'elle se fasse accompagner aux réunions de projet par son Angel.

– Son Angel ?

– Oui, Angel Boccaro, le spécialiste free lance.

– Tu n'ignores pas, Ahmed, que j'ai fait une offre pour racheter Logilog. Alors je ne veux pas qu'ils signent ce contrat. Catherine ferait encore monter les enchères.

– Ahmed se cala dans son fauteuil. Je savais que vous aviez des vues sur eux mais je ne savais pas que vous aviez fait une offre

– Si, c'est fait. Mais Catherine Meghin n'est pas très pressée de vendre. Je pense même qu'elle compte sur ce Dumoulin pour sortir la tête de l'eau.

– Vous savez bien que ce n'est pas un commercial, si bon soit-il, qui sauvera Logilog.

C'est la mère Meghin le problème.

– Tu as raison, Ahmed, mais en attendant elle s'accroche. Ce Paul Dumoulin, dis moi, tu le connais bien ?

– Oui, c'est une célébrité, mais je ne saisis pas très bien comment il a pu atterrir chez Logilog.

– Dumoulin a raflé tous les gros contrats de la BNP pour son ancienne boîte, Dataix. J’ai souvent été en concurrence avec lui. Vous vous rappelez la dameuse affaire des Assemblées générales, celle pour laquelle nous avions postulé.

C’est lui qui a fini par la gagner, alors que leur boîte n’était même pas spécialisée en client serveur. Dataix, eux, c’est plutôt les grands systèmes. La mère Chasparini, qui a lancé l’appel d’offres, n’avait d’yeux que pour lui. Et finalement elle a eu raison. D’après les échos que j’ai eus, l’affaire a été rondement menée. Le chef de département, que je connais bien, m’a dit que le sujet était particulièrement sensible. Informatiser une assemblée générale d’actionnaires, ça ne s’était jamais fait, et ce n’est pas rien ! Il ma dit que c’était la première fois qu’il avait vu une femme devenir verte !. C’est la couleur qu’a pris Mireille Chasparini quand Lébereau a lancé la lecture des résultats. Mais tout s’est bien passé. Il faut dire que Dataix avait mis les petits plats dans les grands. Ils ont fait venir une petite armée d’hôtesse équipées de lecteurs de code barre, ainsi qu’une machine ultra performante sous Unix, un RISK 6000. Il faut dire que pour eux aussi le projet était stratégique, c’était quitte ou double. Dumoulin visait la place de premier fournisseur de la BNP et il a fini par l’obtenir. Grâce à cette opération réussie il a remporté ensuite un énorme projet de gestion de gros patrimoines : Panorama, qui a nécessité la mise en place de six équipes.

– Philippe se tassait lentement dans son fauteuil.

– Une vedette, alors, tu dis. Mais la vraie question c’est : qu’est-ce qu’il fout chez Logilog ? Ils n’embauchent pas de vedettes de cet acabit d’habitude

– Ça c'est mystère et boules de gomme. Il a peut-être succombé aux charmes de Catherine Meghin.

– La bougresse n'en manque pas, mais je n'y crois pas, il y a forcément autre chose.

– Il a peut-être l'intention de reprendre la boîte, dit Ahmed. Ce garçon est ambitieux...

Philippe sortit de sa léthargie pour faire un bond dans son fauteuil.

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Oui, j'y ai pensé aussi et je ne vois que ça. Il s'est placé à un poste d'observation avant de prendre sa décision.

– C'est hors de question ! Philippe était maintenant en fureur. Ça fait trop longtemps que je lorgne sur Logilog. Cette boîte est pour moi. Cette folle a une clientèle parfaite pour compléter la notre, et des équipes brillantes. Il suffit de se débarrasser d'elle et c'est une affaire qui roule. Tu vas me faire le plaisir, Ahmed, de t'arracher les tripes pour gagner cette affaire. Tu vas commencer par inviter le responsable du projet à déjeuner dans un bon resto et on va y aller ensemble. Il faut se battre, les enfants ! Vous m'entendez, la vie est une jungle et ce ne sont pas les antilopes, si mignonnes soient-elles, qui gagnent à la fin, que je sache.

– Bon, occupe toi de ça. Et bon, le resto, un étoilé... Je compte sur toi, Ahmed. Quelqu'un a une autre horreur du même genre à m'annoncer ou on peut reprendre espoir ? Tiens, Constance, par exemple. Tu as mis dans ton forecast un projet Vax chez Indosuez, ça se présente comment ?

– Plutôt bien. Je présente deux candidats cette semaine.

– Tu as trouvé des compétences Vax ? Je pensais qu'on n'en avait pas de dispo.

– Oui, Sorina, la roumaine, j'ai bien regardé son CV. Ce n'est pas une débutante comme on croyait, vous savez, elle a déjà travaillé sur PDP. C'est un compatible Vax très utilisé en Roumanie.

– Ah, les roumains. Une vraie bénédiction ! Depuis la chute de Ceausescu, leurs ingénieurs débarquaient en force en France, pays dont ils maîtrisaient presque tous la langue. C'étaient des ingénieurs compétents, travailleurs, et surtout peu gourmands. Ils prenaient les places laissées vacantes par les français, qui avaient tendance à snober les métiers de l'informatique, leur préférant des emplois dans la finance ou dans l'administration.

– Très bien, et qui d'autre ? tu m'as dit deux candidats.

– Monsieur You, le professeur cambodgien.

– Encore un miracle de la géopolitique.

– Les cambodgiens avaient fui en masse le régime de Pol Pot, qui avait eu la funeste idée de déclarer la guerre aux élites de son pays pour les envoyer tous aux champs. Eux aussi étaient bien formés, francophones, travailleurs, et aussi peu gourmands que les roumains. Ainsi ils faisaient des recrues idéales pour les SSII toujours avides de recruter de nouveaux collaborateurs pour faire face à la forte demande du marché français.

Try You était un garçon charmant. Professeur de mathématiques à l'origine, il avait longtemps assuré la gestion des ordinateurs Vax d'une grande banque de Pnom Penh qu'il avait clustérisés pour les rendre

plus performants. Il n'était pas peu fier de cette mise en réseau réussie de ses machines.

– Ça me paraît être un bon choix, Constance. Au fait, il me semble qu'il y a longtemps que l'on n'a pas invité monsieur Bannier à déjeuner. Tu vas le faire avant de lui présenter les candidats. Il se redressa et tapa du poing sur la table

– Il faut se battre, les enfants ! Vous m'entendez ! Ça ne tombera pas tout cuit dans vos petites gueules d'amour. Lancez des invitations, déjeunez ! Faites moi des notes de frais. Il n'y a pas de meilleur investissement. Ça ne coûte pas cher et ça peut rapporter gros !

– C'est la même chose pour les autres. Déjeunez, déjeunez, emmenez nous, Alain et moi, faites nous sortir de nos bureaux !. Et n'oubliez pas non plus de distribuer les invitations que j'ai prises pour la finale de Roland Garros. Ils adorent ça. Profitez en avant qu'il ne vienne à quelqu'un l'idée d'interdire les invitations client. Ils appelleront ça « moralisation de la vie économique », Même si ça risque de mettre au chômage tous les restaurateurs du pays. Ne riez pas, ça nous pend au nez. Un jour on va y avoir droit, vous verrez.

– Il se tourna vers le directeur commercial.

– Je compte sur toi, Alain, pour faire chauffer la colle. Et n'oublie pas que dans Batonnier il y a bâton ! Il est temps de sortir ta baguette et de réveiller cet orchestre qui se satisfait de jouer en sourdine, et encore je suis gentil. Je vous fais grâce des couacs !

– Philippe éclata d'un rire sonore

– Vous voyez, je suis quand même de bonne humeur, profitez en, allez !